

médiévale. Les substantifs sont aussi flanqués des adjectifs qui les caractérisent, indiquant variétés et provenances.

Cet austère travail de bénédictin(e) est un outil de tous les jours pour l'historien de la médecine. Il faut espérer que Mme Opsomer nous fournira quelque jour à partir de la même base de données, un index des maladies que les paléopathologistes réclament.

J. DENOZ

*
* *

Pierre SALAT, *Verborum ratio, Exemples d'études statistiques portant sur le vocabulaire latin*, Faculté des Lettres et Sciences humaines de l'Université Blaise-Pascal, n. s., fasc.33, Clermont-Ferrand, 1991, 364 pp. Prix : 160 FF.

Ce livre est le fruit d'un travail impressionnant et considérable. Il se compose de deux parties : la première étudie les qualifiants "heureux" et "malheureux" en latin; la seconde s'intéresse aux mots clés et aux mots évités : en poésie et en prose, chez Térence, chez Lucrèce, chez Catulle, chez Virgile, puis dans les *Bucoliques* du même poète; un dernier chapitre est consacré à l'emploi d'*ingens* chez Virgile. Des préliminaires précisent très brièvement quelques points de terminologie et de statistique et donnent quelques indications générales sur la distribution du vocabulaire (loi de Zipf) et sur les vocabulaires de base : à ce propos, P(ierre) S(alat), pour le latin, renvoie au dictionnaire fréquentiel que le L.A.S.L.A. a publié il y a dix ans².

La première partie commence par deux chapitres relatifs à la méthode. Tout d'abord, P.S. expose la constitution de son corpus : à peu près tous les auteurs latins, dépouillés en général dans leur totalité; les listes des pages 28 à 31 sont, à cet égard, éloquentes; elles énumèrent les auteurs et les œuvres, avec la longueur de ces dernières, exprimées en nombre de mots. Cela représente 3 354 630 mots de prose et 1 245 370 mots de poésie, soit un total de 4 600 000 mots. En fait, P.S. a procédé à des évaluations à partir d'échantillons dont il n'indique pas l'importance et dans le dépouillement desquels il opère d'une manière qui peut paraître étonnante, par exemple en comptant *quemadmodum* non pour un ou trois mots, mais pour deux, en raison de l'espace typographique occupé (p. 26). Par rapport à des comptages

² Disons, à ce sujet, qu'il est souvent utile de comparer aux indications de cet ouvrage celles de D. D. GARDNER, *A Frequency Dictionary of Latin Words*, Ph. D. de Stanford Univ., University Microfilms, Ann Arbor, 4 vol., 1497 p. Les deux ouvrages se complètent et, éventuellement, se corrigent.

exhaustifs, tels ceux du L.A.S.L.A., ces évaluations donnent des résultats tout à fait acceptables, d'après les comparaisons faites par P.S. lui-même.

En second lieu, P.S. fait connaître les principales pratiques quantitatives qu'il a mises en œuvre. Il interprète les fréquences des vocables dans les textes (rapport du nombre d'occurrences du mot au nombre total d'occurrences) dans un sens probabiliste et traite les probabilités ainsi obtenues au moyen de la loi de Gauss, avec ses paramètres (moyenne, écart-type, écart réduit). C'est ce qui se fait d'habitude en statistique littéraire. Pour ma part, je préfère utiliser la loi binomiale, mieux adaptée aux données littéraires (c'est une loi discrète) et pratiquer l'analyse des données, qui fait l'économie de l'hypothèse probabiliste. De toute manière, il ne paraît pas judicieux d'appliquer l'hypothèse probabiliste à des ensembles trop vastes et surtout trop hétérogènes : l'ensemble de la littérature latine, pendant à peu près quatre siècles, dans tous ses genres poétiques et prosaïques, cela paraît excessif et ne peut conduire qu'à une conclusion de non-normalité qui était certaine dès le départ. Mieux aurait valu découper des ensembles plus caractérisés, par exemple un genre à une époque. Par ailleurs, certains traits se prêtent plus que d'autres à des régularités statistiquement décelables : de ce point de vue, l'adjectif est sans doute, parmi les parties du discours, l'une de celles qui répond le moins à une telle attente.

Quant à la manière dont P.S. pratique la méthode qu'il préconise, on s'étonne de l'usage qu'il fait de ce qu'il appelle la fréquence dans une unité (F. U.) c'est-à-dire la valeur obtenue en multipliant la probabilité par 100 000 (p. 34 s.). Si c'était simplement un moyen de faciliter la lecture en éliminant les décimales, il n'y aurait aucun mal, mais P.S. y voit la fréquence qu'aurait le mot dans une tranche de 100 000 mots, ce qu'on ne peut admettre sans plus ample commentaire : il est vrai que, si l'on part d'un texte dont la longueur est supérieure à 100 000 occurrences, on peut légitimement calculer la fréquence moyenne dans un ensemble de 100 000 (ce qu'on appelle fréquence théorique)³; mais il n'en va pas de même dans le sens inverse : considérer que les 72 occurrences de *miser* dans les 66 820 occurrences de l'*Enéide* conduisent à évaluer à 107,75 l'effectif de ce mot dans une tranche de 100 000 mots (qui formerait avec l'*Enéide* un ensemble homogène), comme le fait P.S., p. 35, n'est pas admissible; on sait, en effet, que dans un texte, l'effectif d'un vocable ne croît pas proportionnellement à celui des occurrences; un mot qui apparaît une fois dans un texte de 25 000 mots n'apparaîtra pas nécessairement 4 fois dans une

³ Voir à ce propos ma "Note sur le calcul d'une distribution de vocabulaire", dans *Bull. Amis de l'ULg.*, 36, 1964, p. 33 s.

tranche de 100 000, à moins qu'on admette la possibilité de textes où il n'y aurait ni *semel dicta* ni mots de deux ou trois occurrences⁴.

Je ne m'attarderais pas tant à cette procédure si je ne voyais P.S. y recourir tout au long de la première partie de son étude. D'ailleurs, c'est sans doute parce qu'il a conscience de ce que cette procédure a d'anormal qu'il élabore la méthode des "écarts corrigés" : ce qu'il faudrait corriger, c'est l'anomalie introduite par l'usage des F. U., mais les écarts corrigés ne paraissent pas un remède efficace. Examinons l'exemple sur lequel P.S. en expose le calcul : *miser* fournit 51 des 82 360 occurrences des *Métamorphoses* d'Ovide et 2 561 des 4 600 000 occurrences du corpus utilisé comme norme. Dans des tranches de 100 000 mots, cela représente 61,92 et 55,67 occurrences; l'écart est de 6,25; la correction consiste à multiplier cet écart par la racine carrée du quotient de la longueur du texte considéré par la longueur unitaire (100 000); le résultat obtenu est 5,67. Ce résultat n'est pas l'écart à la moyenne relativement à la longueur du texte (ce serait 5,15, comme on peut aisément le vérifier). Ce n'est pas non plus l'écart correspondant à la longueur unitaire, qui est — on vient de le voir — 6,25. Quoi qu'en dise P.S. (p. 41), ces deux différences varient proportionnellement au rapport des longueurs des deux tranches comparées et non à sa racine carrée, comme il est aisé de le vérifier. Puisqu'il s'agit de comparer, par rapport à une norme commune, l'effectif d'un mot dans plusieurs textes de longueur différente, il me semble que le plus sage est de suivre le modèle donné, de manière très détaillée, par Ch. Muller⁵.

Pour mener son enquête, P.S. a dénombré, dans chacun des textes ou groupes de textes de son corpus, les occurrences d'un certain nombre de qualificatifs (adjectifs et adverbes) qui signifient "heureux" ou "malheureux". La liste de ces qualificatifs se lit dans la 1^e colonne du tableau de la p. 54⁶.

⁴ On peut voir à ce sujet ma communication "Richesse et mode d'enrichissement d'un vocabulaire", dans les *Actes de la 11^e conférence internationale de l'ALLC (Louvain-la-Neuve, 1984)*, Paris — Genève, Champion — Slatkine, 1985, p. 147-152. P. Salat n'ignore pas la difficulté (cfr par exemple p. 156 et surtout p. 201, n. 3) mais il ne semble pas en avoir aperçu l'incidence sur la recherche concernant la répartition des adjectifs "heureux" et "malheureux" chez les divers auteurs du corpus.

⁵ Cfr par exemple Ch. MULLER, *Principes et méthodes de statistique lexicale*, Paris, 1977, p. 47-50. Notons que P.S. connaît, de Ch. Muller, *Initiation à la statistique linguistique*, Paris, 1968 et *Initiation aux méthodes de la statistique linguistique*, Paris, 1973 (remaniement de la 1^{re} partie du livre de 1968), mais non l'ouvrage cité en tête de cette note, lequel est le remaniement de la 2^e partie de ce livre.

⁶ Dans ce tableau, il faut cependant remplacer la 1^{re} ligne (MISELLUS -ERINUS, -ERULUS) par MISER, comme on peut s'en convaincre par la comparaison avec les chiffres qui apparaissent au tableau de la p. 56 (avec, toutefois, de légères différences qui me restent inexplicables; ainsi, comme F. U. de *misser* en poésie, 120,53 d'un côté et 120,54 de l'autre); les vocables qu'on lit indûment à la 1^{re} ligne du tableau de la p. 54 se trouvent en situation correcte à la l. 3 du même tableau.

Dans le dénombrement des effectifs, P.S. ne semble guère s'inquiéter des polysémies. Certains cas sont pourtant évidents : les occurrences où *felix* et *infelix* réfèrent aux notions de fécondité ou de stérilité plus qu'à celles de bonheur ou de malheur devraient être exclues; il en va de même pour les cas où *beatus* réfère principalement à l'idée de richesse; le cas le plus frappant me paraît celui de *fortuna*, que P.S. comptabilise en un seul bloc, tout en signalant que ce mot est une *uox media*⁷ : il y aurait lieu de répartir l'effectif en trois, selon qu'il s'agit d'occurrences positives, négatives ou neutres.

Quant aux effectifs dénombrés, le détail n'en est pas donné systématiquement, par exemple dans un tableau qui en fournirait l'intégralité; le tableau de la p. 54, dont certaines données réapparaissent dans des tableaux ultérieurs, par exemple p. 62, ne fournit que les effectifs globalisés (totalité du corpus, totalité de la prose, totalité de la poésie); pour les œuvres ou groupes d'œuvres pris individuellement, on dispose parfois de l'effectif observé : tel est le cas pour *beatus* en poésie, où, les effectifs étant faibles, il a fallu passer par la loi de Poisson, ce qui a sans doute incité P.S. à donner le détail des données de base (p. 136); ailleurs encore, certains effectifs sont cités; mais rien ne donne à penser qu'il y ait à ce propos une attitude constante, maintenue au cours de toute la recherche⁸; le plus souvent, on n'a que des F.U. et des "écarts corrigés"⁹. Comme on connaît la longueur estimée des œuvres, on pourrait certes retrouver les effectifs correspondants, mais ce serait une opération longue et fastidieuse. Il aurait été plus simple de les livrer tous dans un tableau d'ensemble. Après tout, ces dénombrements constituent la partie la plus durable, la plus solide, la plus utile de tout le travail de P.S.

Le ch. III est totalement consacré à l'examen de la fréquence et de la dispersion des qualificatifs "heureux" et "malheureux". Cette recherche est entièrement fondée sur les F. U. et sur des opérations menées à partir de ces dernières, principalement le calcul des "écarts corrigés". Les données y sont considérées globalement (corpus, prose, poésie), sans aucune considération de la diversité des auteurs. Si l'on se rappelle que la catégorie "poésie" va de Plaute à Silius Italicus (avec les différences

⁷ Cfr p. 65 et 67. *Fortuna* est ici présent à la faveur d'une comparaison entre les qualificatifs et les substantifs.

⁸ Cfr par exemple p. 129 (A propos d'un gain de place de Cornélius Népos, on lit : "à y regarder de près, on s'aperçoit qu'il doit cela à l'absence complète de *FELIX* chez lui, plutôt qu'à la fréquence de *BEATUS* dont il n'a que deux emplois."), p. 133 (sur la répartition de *BEATUS* dans les œuvres morales et philosophiques de Cicéron), p. 136 s. (où sont reprises certaines des fréquences du tableau de la p. 136). Parfois, P.S. semble répugner à donner le chiffre précis et se contente d'une expression plus vague : p. 149, n. 6, on apprend que "les *Métam.* d'Apulée présentent une surabondance de l'adj. *MISELLUS*" On aurait préféré connaître le nombre exact d'occurrences.

⁹ Par exemple dans la plupart des tableaux du ch. IV, p. 95 s.

d'époque et de genre qu'implique ce rapprochement), on est conduit à penser que les conclusions qui concernent cette catégorie ne sauraient avoir grande signification; et il en va de même pour la prose¹⁰.

Dans le cours du chapitre, P.S. institue ce qu'il appelle des comparaisons externes : avec le dictionnaire de fréquence, avec les substantifs exprimant "bonheur" et "malheur", avec les qualifiants "beau" et "laid", en adoptant toujours le même cadre (corpus, poésie, prose).

Parmi les conclusions du chapitre (p. 86 s.), retenons surtout celle qui avoue que les ensembles examinés sont trop hétérogènes, et qu'il faudrait les restreindre pour leur éviter ce défaut. C'est vrai, mais peut-être aurait-il été préférable de s'en apercevoir plus tôt et à moindres frais.

Dans son ch. IV, P.S. se propose d'étudier d'une manière plus concrète la répartition des adjectifs *felix*, *infelix*, *miser*, *beatus*. A propos de chacun de ces adjectifs, il considère d'abord une répartition par tranches chronologiques, mais il reconnaît que la contribution variable des genres à ces tranches influe fortement sur les résultats (p. 92). Vient ensuite un classement qui distingue prose et poésie et, dans chacun de ces deux groupes, d'abord les types d'œuvres puis les auteurs en ordre décroissant des "écarts corrigés". Dans les commentaires qu'il consacre à ces listes, P.S. retourne rarement à des contextes précis¹¹ et se contente de remarques qui gagneraient à être approfondies; j'en donnerai un seul exemple, celui de la comparaison entre *miser* et *infelix* (p. 110 s.) : que Cicéron préfère le premier au second, tandis que la situation est inverse pour les historiens s'éclairerait sans doute si l'on interprétait cette opposition par l'étude des signifiés des deux mots, en les illustrant de recours suffisants à des contextes appropriés.

Le 5^e chapitre est consacré à une question intéressante : y a-t-il, dans chacun des groupes, corrélation entre les rangs des adjectifs (il s'agit des rangs établis au ch. précédent à partir des "écarts corrigés")? On a d'abord une série de comparaisons binaires (2 adj.) entre prose et poésie. La méthode est celle du test de Spearman (il convient de corriger l'énoncé de la formule, p. 143 : on doit lire non pas

¹⁰ Même dans des regroupements plus restreints, l'hétérogénéité des éléments conduit à des résultats peu convaincants. P.S. s'en rend bien compte, par exemple quand il observe, p. 106, qu'un résultat relatif au groupe "Correspondance, romans, divers" serait tout différent si l'on en prenait chaque constituant à part. Mais, dans ces conditions, pourquoi maintenir des groupes dont on voit bien qu'ils ne correspondent à rien?

¹¹ Cfr p. 124, n. 54 et 55; la seconde de ces notes illustre d'un seul exemple l'affirmation que Sénèque pratique "volontiers" l'antithèse *felix/miser*; p. 127, n. 57 : une référence à Ovide; n.58 : des références qui servent seulement à indiquer les endroits où se trouvent trois "hapax"; p. 129, n. 60 : les références des trois passages de Tite-Live où l'on trouve *felix*, un dans chacune des trois tranches distinguées par P.S.

$\rho = 1 - \frac{6 \sum d^2}{n(n^2-1)}$, mais bien $\rho = 1 - \frac{6 \sum d^2}{n(n^2-1)}$). Vient ensuite un calcul de corrélation à partir du rang des quatre adjectifs pour chaque auteur (ou groupe d'auteurs). Ici, P.S. écarte le test de χ^2 , "difficile à appliquer dans notre cas" (p. 146) et, ignorant le coefficient de corrélation W de Kendall, il imagine la procédure que voici (p. 146 s.): il additionne les 4 rangs relatifs à un groupe et, divisant la somme par 4, il obtient le "rang moyen"; il fait alors la somme des carrés des écarts entre chacun des rangs et ce "rang moyen" (on remarquera que cette somme divisée par 4 serait la variance); il classe enfin ces sommes en ordre croissant. C'est sur cette procédure que sont établis les tableaux des p. 147 s., avec les commentaires qui les accompagnent.

Rappelons ici que les rangs sur lesquels se fondent ces calculs sont une variable ordinale et que, dans la manipulation des variables ordinales, il faut se garder d'utiliser les moyennes et les variances¹². On ne voit donc pas le sens que l'on pourrait attribuer aux manipulations proposées par P.S. Par ailleurs, il faut relever une certaine imprécision dans le maniement des données : l'exemple même donné par P.S. (p. 146 s.) concerne Pline le Jeune, à qui est attribué, pour MISER, le rang 17, pour INFELIX, le rang 25, pour FELIX, le rang 7 et pour BEATUS, le rang 8. Si l'on se reporte aux listes du chapitre précédent, on trouve, pour *miser* (p. 95), les rangs 11 pour le Panég. et 19 pour la correspondance; peut-être ai-je été distrait, mais je ne trouve pas trace du calcul qui synthétise ces deux résultats; pour *felix*, c'est le rang 6 qui apparaît p. 120, avec, en marge, l'indication des deux écarts corrigés calculés l'un pour la correspondance et l'autre pour la prose. Autre exemple : p. 148 le classement pour la prose se fonde, en ce qui concerne *miser*, sur les "écarts corrigés" de la p. 95, mais comme il y a ici 36 rubriques qui, là, se réduisent à 34, la plupart des rangs subissent une correction dont il n'est pas facile de comprendre le mécanisme.

Un 6^e ch. termine la 1^{re} partie du livre. L'auteur y étudie, pour chaque adjectif, les substantifs qu'il qualifie une fois, deux fois, trois fois etc. On a ainsi deux variables : N, nombre de fois où l'adjectif qualifie un substantif, et V, nombre de substantifs qualifiés, cette variable pouvant être répartie en classes, en fonction du nombre de qualifications par substantif; en fait, la classe la plus utilisée est V1, classe des substantifs qualifiés une fois. Ces données ont été établies pour la totalité du corpus et pour les ensembles de poésie et de prose; elles l'ont aussi été pour chaque auteur.

Ici encore, les effectifs détaillés ne sont indiqués qu'occasionnellement.

¹² Cfr, par exemple, S. Siegel, *Nonparametric Statistics*, New York, 1956, p. 26 : "the writer wishes to emphasize here that parametric statistical tests, which use means and standard deviations (i. e., which require the operations of arithmetic on the original scores), ought not to be used with data in an ordinal scale".

P.S. a bien vu que le mode de variation de N et de V (de même que de V1) n'est pas le même; il estime que la transformation logarithmique des deux séries conduit à découvrir entre elles une corrélation linéaire représentée sur les graphiques des p. 162 (N et V) et 163 (N et V1). Les paramètres des deux droites ont été calculés sur l'ensemble des données, prises en bloc puis réparties entre prose et poésie. Il en résulte que chaque *iunctura* intervient deux fois et que, pour chaque adjectif (sauf pour quelques-uns dont les effectifs sont insuffisants dans l'une ou l'autre catégorie), il y a trois points : au total, 33 rubriques. Deux *iuncturae* ont une fréquence exceptionnelle; ce sont *uita beata* (que Cicéron utilise pour rendre l'idée de "bonheur" : cfr p. 158, n.12) et *res prosperae*. Elles ont été exclues du calcul de la droite de régression; sur les graphiques, les adjectifs *beatus* et *prosper* sont représentés en double, d'une part avec, et d'autre part sans les *iuncturae* exceptionnelles.

Les paramètres calculés sur la totalité du corpus ont, selon P.S., une valeur assez générale (p. 160 s.), aussi leur consacre-t-il l'appendice de la p. 194 et les utilise-t-il pour calculer les droites de régression de chaque adjectif en particulier. Mieux vaudrait peut-être calculer les paramètres cas par cas : les valeurs obtenues pour a et pour b marqueraient alors les différences entre les divers groupes¹³.

Quoi qu'il en soit, P.S., à l'aide de ces divers calculs, examine dans quelle mesure tel adjectif a un comportement banal ou remarquable quant à la manière dont il qualifie des substantifs (p. 172-191). Dans toutes ces recherches le thème principal est l'adjectif; l'auteur n'apparaît que subsidiairement. On aimerait pourtant savoir si telle *iunctura* assez fréquente est concentrée chez un auteur ou si elle relativement dispersée; on aimerait aussi connaître le comportement de chaque auteur en ce qui concerne les *iuncturae*. Ce sont des problèmes dont P.S. ne se désintéresse pas; il donne à leur propos des indications, par exemple p. 184 s., pour *infelix uirgo*; mais il ne le fait pas systématiquement. On regrettera aussi qu'il n'ait pas au moins donné le détail des relevés qu'il a dû effectuer.

Je m'étendrai moins sur la 2^e partie, consacrée aux mots clés et mots évités. La notion de mot clé a été élaborée par P. Guiraud, qui a donné une formule de calcul facile et efficace. P.S. modifie cette formule, sans que je voie bien l'avantage qu'il compte en tirer. En ce qui concerne les mots évités, il note, p. 198, n. 1, qu'il n'en a trouvé trace nulle part. On remarquera pourtant que P. Guiraud, quand il explique le calcul des mots clés, donne trois exemples des *Fleurs du mal*, l'un avec un écart réduit insignifiant, le second avec un écart réduit positif et considérable, qui signale un mot clé, le troisième avec un écart réduit important et négatif, ce qui correspond

¹³ Je ne sais quelle signification on peut donner dans ce cas particulier au paramètre b.

à la notion même de mot évité¹⁴. De même, Ch. Muller, traitant de l'appréciation des écarts, prend comme exemples deux mots tirés du *Cid* et montre que l'un a un écart positif significatif, tandis que l'autre est significativement déficitaire¹⁵. Ce en quoi P.S. innove, c'est que, pour le calcul des mots clés, il retient non seulement les mots de signification mais aussi les mots grammaticaux.

Dans la recherche des mots clés et des mots évités, P.S. utilise comme point de comparaison le D. F. (Dictionnaire de fréquence du L.A.S.L.A.), de la manière suivante : dans son étude des mots recherchés ou évités en poésie, il oppose les fréquences de la prose à celles de la poésie telles qu'elles apparaissent dans le D.F., en tenant compte de l'étendue de chacun des deux corpus; dans les recherches concernant un auteur, il fait les calculs à partir de la fréquence en poésie, à quoi, dans le cas de Térence, il ajoute les calculs à partir de la fréquence prose, ce que justifie le caractère même des comédies de cet auteur; pour Catulle, après les calculs fondés sur les fréquences en poésie, il en fait aussi par rapport aux fréquences chez Lucrèce.

Ce dernier point m'amène à rappeler ce que nous disions en 1961 : dans l'étude des mots clés, il convient de prendre comme point de comparaison non un corpus très étendu mais un auteur ou un ensemble de textes assez proches de l'œuvre que l'on étudie; on évite ainsi de s'arrêter à des évidences banales et les différences retenues sont d'autant plus caractéristiques¹⁶. Les listes de mots clés et de mots évités sont commentées de manière intéressante par P.S. Il montre ainsi de manière convaincante ce que l'étude littéraire des textes peut attendre de telles recherches. Je n'en donnerai ici qu'un exemple : celui de Térence; les mots recherchés par cet auteur, et plus encore ceux qu'il rejette, permettent de caractériser de manière particulièrement claire un théâtre qui fonctionne dans un univers irréel, coupé du monde extérieur (cfr p. 242-249 et 253-259; particulièrement suggestif est le dernier paragraphe de la p. 259).

Il me reste à dire quelques mots du chapitre consacré à *ingens* chez Virgile. Je note d'abord qu'ici, nous disposons d'une liste précise des données (p. 357 : substantifs qualifiés par *ingens*, avec toutes les références). Par ailleurs, P.S. fait d'intéressantes observations sur la répartition de l'adjectif à l'intérieur de chacun des livres des *Géorgiques* et de l'*Enéide* (*ingens* est absent des *Bucoliques*). Vient ensuite une étude circonstanciée sur les substantifs qualifiés par *ingens* et sur les

¹⁴ P. GUIRAUD, *Les caractères statistiques du vocabulaire*, Paris, 1954, p. 65.

¹⁵ Ch. MULLER, *Initiation aux méthodes de la statistique lexicale*, Paris, 1973, p. 108. Voir aussi id., *Principes et méthodes de statistique lexicale*, Paris, 1977, p. 80.

¹⁶ L. DELATTE et Ét. ÉVRARD, "Un laboratoire d'analyse statistique des langues anciennes à Liège", dans *L'Antiquité classique*, XXX, 1961, p. 435 s.

particularités des *iuncturae* ainsi formées (ordre des composants, situation dans les vers etc).

Il reste à souhaiter que P.S. puisse faire connaître le détail de tous ses relevés, comme il l'a fait pour *ingens* chez Virgile. On aimerait aussi que les procédures proprement statistiques soient choisies de manière plus rigoureuse : dans le travail que l'on a sous les yeux, on doit se poser trop de questions à ce propos pour oser se fier pleinement aux résultats obtenus.

Étienne ÉVRARD

*

* *

Archeologia e calcolatori., t. 1, 1990, 331 p.; t. 2, 1991, 356 pp. Revue publiée par l'Istituto per l'archeologia etrusco-italica del C.N.R. et le Dipartimento di Archeologia e Storia delle Arti dell'Università degli Studi di Siena; (édition et distribution : Edizioni All'Insegna del Giglio, Via R. Giuliani 152r, 50141 Firenze).

Nos collègues italiens ont eu l'heureuse initiative de lancer une nouvelle revue consacrée aux applications archéologiques de l'informatique. Les deux premiers volumes sont sortis de presse, grâce à la diligence et l'inlassable activité de la directrice responsable de l'édition, Madame Paola Moscati, qu'il faut féliciter pour la qualité remarquable de l'ouvrage, tant au point de vue des textes rassemblés que de leur présentation.

Dans les deux volumes, la majorité des articles sont en italien, mais on y trouve aussi quelques textes en anglais et en français. Tous sont accompagnés d'un bref résumé en anglais.

Les promoteurs ont visé d'emblée un public très large, en balayant tout le spectre chronologique de l'archéologie, depuis la préhistoire jusqu'aux temps modernes, et en associant des articles consacrés aux applications, avec d'autres davantage tournés vers les problèmes méthodologiques ou certains aspects techniques.

Ainsi, le tome 1 s'ouvre par quatre articles d'intérêt général : dans le premier, François Djindjian dresse un rapide tableau des nouvelles tendances méthodologiques dans le traitement de l'information en archéologie; Riccardo Francovich s'intéresse aux contributions de l'informatique à l'archéologie médiévale et Paola Moscata à celles des époques historiques, tandis qu'Angelo Cerizza extrait des archives d'IBM